

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 28

Artikel: Toinette à la joue mordue : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181910>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

pressement le plus amical, et ne s'en retournent pas sans remporter de cet homme excellent quelque sage et précieux conseil.

M. Koller s'est voué spécialement à la peinture des animaux; c'est le genre dans lequel il excelle et qui lui a valu la réputation dont il jouit. Il déteste souverainement ce qu'on appelle, parmi les artistes, la *manière* et le *chic*; il étudie, au contraire, consciencieusement la nature et peint une vache aussi scrupuleusement et avec autant de soin que le portrait d'un ami. Ses tableaux prennent généralement le chemin de l'Allemagne, particulièrement de l'Autriche, où ils sont très appréciés.

M. Koller a, dans sa propriété, un magnifique et spacieux atelier. Voici comment il procède pour avoir ses animaux sous les yeux et travailler, chez lui, d'après des modèles vivants :

L'écurie des belles vaches de la Hornau communique avec un premier atelier, bien arrangé, bien éclairé, ayant crêches pleines et fraîche litière pour recevoir les animaux qui y sont amenés de l'écurie voisine. Ce local est éclairé par des fenêtres garnies de stores. Lorsque le modèle est bien repu, qu'il rume à l'aise et content, Fidèle, le dévoué domestique de M. Koller, abaisse graduellement les stores jusqu'à ce que l'animal, dans une demi-obscurité, prenne l'envie de se coucher sur son lit de paille. Fidèle épie ce moment, surveille tous ses mouvements, le caresse, le gratte, et, lorsque ses jambes flétrissent, Fidèle le pousse un peu à droite ou à gauche et cherche à faire prendre à la tête telle ou telle position, suivant les instructions qui lui ont été données par le peintre.

Puis, quand le modèle a pris la pose désirée et qu'il est bien calme, Fidèle lève les stores, donne un signal; une grande porte à deux battants s'ouvre sur la partie de l'atelier où travaille le peintre et lui offre son modèle en face. L'artiste, dont la toile est prête, se met au travail et continue avec bonheur tant qu'il plaît à *Blanchette*, à *Boucharde* ou à *Lorette*, de rester tranquilles.

Mais M. Koller ne peut guère travailler longtemps sur les mêmes sujets; et, pour varier, il est obligé de courir, accompagné de son domestique, les foires, les marchés et les fermes des environs; puis, quand il trouve un beau type, une vache bien conforme et constituant un bon modèle, alors l'artiste tape dans la main du paysan, délie sa bourse, et Fidèle, glorieux et alerte, emmène en chantant le nouveau pensionnaire de la Hornau.

Au fond de l'atelier de M. Koller est un petit salon, véritable nid d'artiste, orné avec un goût exquis de toute espèce d'objets d'art, et éclairé chaque soir par un lustre de synagogue venu de Prague. C'est là que le maître reçoit ses amis; c'est là que sont accueillis les artistes en passage qui viennent serrer la main de leur frère zurichois; c'est dans ce lieu que se font les causeries intimes, qu'on boit le verre de l'amitié et qu'on répand en bouffées capricieuses la fumée bleue du Havane.

Eloigné des bruits du monde, vivant d'une vie toute simple et toute idyllique, ne recherchant ni les adulations ni la haute société, qui brigue souvent

l'honneur de le posséder quelques instans, M. Koller coule des jours heureux dans sa paisible retraite de la Hornau, livrant toutes ses aptitudes, toutes ses aspirations à l'étude de la nature et à la culture d'un art qu'il enrichit chaque jour de nouveaux trésors.

C'est à cette école d'une vraie science artistique, entourée d'une auréole d'amitié et de bienveillance, qu'un de nos peintres, M. Vuillermet, a passé plus d'une année. Aussi avons-nous le plaisir de constater qu'il en a rapporté de bons fruits, témoins les quatre ou cinq toiles qu'il vient de placer à l'exposition de peinture actuellement ouverte à Lausanne. Au dire des hommes compétents, ces premières productions de M. Vuillermet annoncent un avenir riche de promesses; le jeune artiste est dans une excellente voie, et a su mettre à profit ce qu'il a pu observer et étudier dans les séjours qu'il a fait à Paris, à Munich et à Zurich. M. Vuillermet a le sentiment de la couleur, comme on dit dans le langage des artistes, il en comprend parfaitement l'harmonie et les rapports; il possède surtout la justesse du dessin. On lui reproche généralement un peu de négligence dans sa manière de peindre, et l'on désirerait plus de fini dans le travail. Ces fautes sont peu graves et d'autant plus faciles à corriger qu'elles sont dues, croyons-nous, à une trop grande facilité d'exécution et à ce que toute l'attention de l'artiste se porte plutôt sur l'effet d'ensemble. Mais M. Vuillermet a pour lui d'excellentes qualités; l'idée qui préside à la composition est juste; on y reconnaît des traits heureux d'imagination et de goût; les couleurs s'harmonisent bien et plaisent à l'œil; les effets sont naturels, sobres, bien ménagés et consciencieusement étudiés. Que notre jeune compatriote redouble de courage, qu'il sache utiliser les conseils de ses collègues qui l'ont accueilli avec bonheur dans leurs rangs, et il verra certainement s'ouvrir, dans le monde artistique, un avenir des plus réjouissants pour lui et pour son pays.

L. M.

Toinette à la joue mordue.

IV

Fort heureusement que, trois jours après la noce de Barbe, Joseph allait se trouver obligé de retourner avec Gaspard à la manœuvre, car il s'était promis, à cause de cela, de toujours bien se comporter, et il tint fidèlement parole.

Dans presque toutes les maisons où Joseph allait avec Gaspard faire les invitations à la noce, chacun leur disait :

— Ah! Joseph, ton tour va bientôt venir, maintenant; et lui, pour toute réponse, souriait affirmativement.

Le jour de la noce de Gaspard, Joseph était heureux comme un oiseau dans le chênevis: il jouissait déjà par anticipation de son prochain bonheur. Quand le bal commença, il monta sur l'estrade auprès des musiciens et les retint pour sa propre noce, avec deux trompettes de plus. En sa qualité de garde-du-corps, il voulait beaucoup de trompettes.

Mais le soir, une apparition subite dérangea un peu ses comptes. Le piqueur vint aussi danser, et la première danseuse qu'il invita... ce fut Toinette.

— Elle est déjà engagée, répondit brusquement Joseph.

— Mais il me semble que mademoiselle est assez forte pour répondre elle-même, répliqua le piqueur.

— Oui, nous danserons la prochaine ensemble, dit Toinette

en prenant Joseph par la main. Toutefois, elle ne put s'empêcher de regarder encore une fois le piqueur avant de se mettre en train.

Quand vint le tour de celui-ci, Joseph alla s'asseoir à table, en se promettant bien que ni lui ni Toinette ne feraient plus le moindre tour de toute la soirée. En ce moment, Barbe envoyée par son amie, vint inviter le boudeur. A la mariée, il est impossible de répondre par un refus. Il se mit donc à suivre Barbe qui l'entraînait et qui recommença à le sermonner sur sa conduite étrange.

— Mais décidément ce piqueur te fera donc perdre la tête ? C'est pourtant bien ta faute si Toinette lui fait bon accueil. Il y a déjà bien longtemps qu'elle ne pensait plus à lui, si, en la tourmentant continuellement à son occasion, tu ne l'obligeais pas d'y repenser toujours ; ce qui fait qu'à force de se demander si vraiment elle trouve le piqueur de son goût, le piqueur pourrait bien finir par lui plaire tout à fait. Tiens, vois d'ailleurs s'il ne danse pas mieux que toi, et si tu pourras jamais mener une sauteuse aussi gracieusement qu'il le fait là ?

Joseph se mit à rire dédaigneusement. Cependant, à part lui, il ne put s'empêcher de donner raison à sa malicieuse et sage interlocutrice. Aussi, quand il se retrouva à table auprès de son amie, porta-t-il (comme pour lui faire raison) une santé au piqueur, tout en faisant de l'œil et disant à Toinette :

— Voyons, trinque donc avec lui.

Le piqueur but avec un salut des plus polis à la santé de Toinette, mais fit à peine attention à Joseph. Néanmoins, celui-ci se promit bien de ne plus boudier de tout le jour, se félicita, au contraire de son habile procédé à l'égard du piqueur, et finit même par êtreindre fort amoureusement sa Toinette dans ses bras. En ce moment, il fut rappelé à lui par le bouquet de la fête nuptiale.

D'après un vieux usage, les célibataires réunis avaient levé la mariée et la retenaient prisonnière dans un grand cercle. Gaspard, le marié, devait la racheter de sa captivité avec force burlesques pourparlers. Six bouteilles de vin libérèrent la prisonnière, et les deux jeunes époux, rendus l'un à l'autre, purent enfin se retirer ensemble. Alors les musiciens se mirent aux fenêtres toutes grandes ouvertes, et leur jouèrent la marche accoutumée, avec accompagnement de nombreux vivats partis de l'intérieur. Toinette était encore toute pensée à la fenêtre, que Barbe avait depuis longtemps disparue et que chacun s'était remis à danser.

Il était déjà bien tard dans la nuit, ou plutôt il était encore bien grand matin, quand Joseph reconduisit Toinette. Arrivés devant la porte, ils s'arrêtèrent encore assez longtemps pour jouir de leur solitude, et Toinette appuya sa joue brûlante contre celle de Joseph, en l'étreignant avec une sorte d'empörtement. Joseph était lui-même passablement ému. Cependant, cela ne put l'empêcher de reparler encore une fois du piqueur...

— Ah ! je t'en prie, laisse donc tranquille ce piqueur, soupira Toinette ; ne vois-tu pas assez que, pour moi, tu es à présent seul au monde ?

Joseph souleva Toinette dans les airs, puis il colla, en l'étreignant de nouveau, sa bouche sur sa joue, et s'écria :

— Tiens, vois-tu, je te mordrais bien !

— Mords ! dit Toinette.

Ahi ! Joseph avait réellement mordu. Le sang jaillit de la joue de Toinette et se mit à ruisseler jusque sur son cou. Toinette, tout épouvantée, porta la main à son visage et sentit l'empreinte de toutes les dents. Alors elle repoussa si violemment Joseph, que celui-ci tomba en arrière ; puis elle commença à crier et à hurler si fort qu'elle réveilla toute la maison. Joseph se releva et essaya de l'apaiser ; mais elle le repoussa de nouveau en jetant des cris toujours plus perçants. Cependant, comme on commençait à entendre du bruit dans la maison, Joseph prit la fuite, persuadé que la chose n'avait rien de grave. D'ailleurs, il voulait s'épargner à lui et à Toinette un instant d'embarras, et espérait que celle-ci trouverait facilement une défaite à donner aux curieux, si l'on accourrait à ses cris.

Le père et la mère de Toinette vinrent avec une chandelle, et joignirent les mains de stupeur en voyant ainsi leur

fille couverte de sang. Aussitôt on envoya chercher la vieille Ursule, qui avait à sa disposition toutes sortes de petits remèdes. Cette vieille femme dit tout net, en arrivant, que cela pourrait bien en donner un cancer, si celui qui avait fait la blessure ne venait pas la lécher avec sa langue. Mais Toinette protesta ses grands dieux qu'elle aimait mieux mourir que de se jamais laisser retoucher par Joseph. On eut alors recours à une foule d'autres remèdes. Toinette gémissait comme une mourante qui va rendre l'âme.

Le lendemain, l'aventure courrait déjà le village. On affirmait que Joseph avait arraché à belles dents, de la joue de Toinette, tout un morceau de chair. Chacun accourut sous prétexte de consoler Toinette, mais avant tout pour satisfaire sa curiosité. Joseph essaya de venir comme les autres. Toinette, en l'apercevant, cria comme une possédée, lui enjoignant de sortir à l'instant même de la maison et de ne jamais rentrer. Larmes et prières, tout fut inutile. Toinette, toujours en délire, persista à réclamer l'expulsion de Joseph. Alors celui-ci s'en alla chez Barbe, la pria d'essayer d'obtenir encore cependant pour lui quelque bonne parole. Il trouva la jeune femme précisément occupée à ranger ses cadeaux de noce. Toute la batterie de cuisine et des meubles de toutes sortes étaient encore là, autour d'elle, dans le plus indéchiffrable désordre.

Barbe commença, il est vrai, par l'habiller du haut en bas comme il le méritait ; ce qui ne l'empêcha pas de tout quitter à l'instant même pour se rendre chez Toinette. celle-ci, en voyant son amie, lui sauta au cou en s'écriant :

— Ah ! me voilà défiguré pour toute ma vie !...

Après de longs propos, elle se leva enfin du lit, vint pour la première fois devant le miroir, contempla l'affreux ravage et s'écria :

— Maria ! Joseph ! me voilà faite à présent comme la Flambomarianne. Mon Dieu ! si je me suis rendue coupable envers elle, m'en voilà, certes, bien punie !

Sous aucun prétexte, elle ne voulut revoir Joseph, qui partit trois jours après pour Stuttgart, avec un petit paquet sous le bras.

Toinette ne sortit pour la première fois de la maison que quinze jours après, mais la joue toujours bandée. Chose étonnante ! la première personne qu'elle rencontra en allant au champ de pommes de terre, avec sa pioche sur l'épaule.... ce fut le piqueur.

(A suivre.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

La livraison de juillet de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : — Les caractères de la physique moderne, par M. Ernest Naville. — Hans Waldmann, bourguemestre de Zurich, par M. Eugène Secretan. — Scènes de la vie musulmane dans l'Inde. — Madar, Nouvelle, par M. Auguste Glardon. (Seconde partie.) — L'Autriche sous Marie-Thérèse, par M. A. de Circourt. — Prisonnier de guerre en France. (Suite et fin.)

Chronique littéraire de Paris.— Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie. — Son rôle et sa place dans le monde. — Le caractère parisien. — Molière et le gamin du faubourg Saint-Antoine. — L'argot. — Un mot de Troppmann. — Héritage des mauvais instincts. — Les délicatesses de Lacenaire. — Le service divin dans les prisons. — Le progrès historique. — La guillotine.

Chronique italienne.— A Madame E... P.... — Le clergé présent et le pape futur. — Le théâtre en Italie. — La censure au bon vieux temps. — Un spectateur indemnisé. — L'émancipation des femmes, par G. Ricciardi. — Le voyage du prince Humbert. — L'inondation du Ferrara. — Les revues et les livres.

Chronique politique.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
à Lausanne.